ABREACTION

T. STURGEON

J'étais assis aux commandes d'un grand bulldozer D-8 et je m'efforçais de me souvenir. L'épaulement du terrain d'aviation, construit sur une plaine saline, s'étendait tout autour de moi. A l'ouest se dressait un groupe de bâtiments...le dépôt de carburant et les installations de graissage. Près d'eux s'élevait la silhouette squelettique d'une tour provisoire d'observation météorologique, avec son vélocimètre et son anémomètre qui tournoyait et sa manche à air. Tout paraissait normal, mais il y avait quelque chose d'autre...

Je me souvenais de gens, d'êtres de beauté, porteurs de vêtements amples et brillants. Je me les rappelais comme si je les avais vus à peine une minute auparavant, et pourtant à distance ; mais les souvenirs me ramenaient des visages proches... proches. Un visage... une femme dorée ; les yeux, la peau et les cheveux de trois nuances différentes d'or.

Je secouai si violemment la tête que j'en eus mal. J'étais conducteur de bulldozer. Je... qu'est-ce que j'étais censé faire, en réalité ? Je lançai un regard circulaire et vis le gravier étalé derrière moi, le sol à nu devant ; je sus alors que j'étais le gravier avec le bulldozer. Mais il me semblait que je... que je... En fait, sans la réalité matérielle du travail à moitié accompli autour de moi, je n'aurais jamais su pourquoi je me trouvais là !

Je savais que j'avais vu cette femme, ces êtres. Je pensais savoir... mais la pensée se tenait juste là où je ne pouvais l'atteindre. Mon esprit envoyait des filaments à destination de ce point qui était très certainement là, mais le renseignement reculait au point que les filaments s'étiraient et se rompaient sous l'effort.

Un grand camion arriva en grondant sur l'épaulement, dans ma direction, ses énormes roues faisant voler dans l'air des mottes de boue. Le chauffeur était un Portoricain, un type costaud, d'âge moyen. Je le connaissais bien. Au fait... le connaissais-je vraiment ? Il leva le bras, paume en haut, pour me signaler : « Où le veux-tu ? » Je désignai vaguement ma droite, vers le bord du gravier étalé. Il actionna d'une main son volant, posa l'autre sur le levier d'ouverture de la benne, tout en gardant les yeux sur moi. Quand ses roues furent à la limite du gravier déjà répandu, j'abaissai brusquement la main ; il poussa le levier et le fond de la remorque s'ouvrit, lâchant du gravier sur dix mètres de long et trente centimètres d'épaisseur... douze mètres cubes débités à pleine vitesse. Le chauffeur me salua du geste et repartit, la cheminée d'échappement de son diesel renflant par intervalles, car le terrain inégal faisait sauter le pied du mécanicien sur l'accélérateur.

Je lui rendis son salut, à ce Portoricain... Comment s'appelait-il déjà ? Je le connaissais, n'est-ce pas ? Il me connaissait aussi, d'après sa façon d'agiter la main en partant. Son nom... Était-ce Paco ? Cruz ? Eulalio ? Bon Dieu, non ! Et pourtant je savais son nom aussi bien que le mien.

Mais je ne connaissais pas mon propre nom !

Oh ! je deviens fou. J'ai peur. Une peur inouïe. Qu'est-il arrivé à ma tête ? ... Tout tournoyait autour de moi, et soudain je me souvins sans effort des êtres aux vêtements brillants, mais quand je voulus y concentrer mon esprit, tout s'évapora de nouveau et il n'y eut plus rien.

Une fois, alors que j'étais écolier, je suis tombé des barres parallèles et me suis évanoui, et quand j'ai repris mes sens, c'était la même sensation. J'avais la possibilité de voir, de sentir, de goûter, mais je ne parvenais à me souvenir de rien. Pas plus d'un instant. Je demandais ce qui m'était arrivé et on me le disait et cinq minutes après je le redemandais. On m'a demandé mon adresse pour me ramener à la maison et je ne me la rappelais pas. On a retrouvé l'adresse dans les dossiers de l'école et on m'a emmené chez nous, et mes pieds ont trouvé le chemin des quatre étages jusqu'à notre appartement... Je ne me rappelais pas où aller, mais mes pieds en avaient gardé la mémoire. Je suis entré et j'ai essayé de raconter à ma mère ce qui s'était passé, mais je ne me le rappelais pas, alors elle m'a mis au lit et, quatre heures après, je me réveillais, de nouveau en parfait état.

Au bout d'une minute, là sur mon bulldozer, je ne parvins pas à dominer ma peur mais je commençai à m'y habituer, ce qui me permit de réfléchir. Je tentai d'abord de tout me remémorer d'un coup, mais c'était trop difficile, alors je cherchai quelque chose que je puisse me rappeler. Je restai assis en laissant le vide se faire dans ma tête. Tout de suite il me vint un camion et le gravier, mais je ne savais pas où cela, à quand cela remontait. Je jetai un coup d'œil autour de moi, je vis le tas de gravier à étaler. C'était donc cela que faisait le camion ; et le gravier était-il simplement là, étais-je resté immobile si longtemps, si longtemps à attendre de me rappeler que je devais l'étaler ?

Alors je me rendis compte que je me souvenais des idées mais non des événements. Les événements étaient présents, certes, mais pas dans l'ordre. Sans continuité. Il y a un an... il y a une seconde... c'était la même chose. Rien de net, rien de très réel, le tout mélangé. Le fait de me rappeler une idée, le fait de savoir qu'un tas de gravier signifiait qu'il fallait l'étaler, c'était une idée, un état de choses que j'étais en mesure de concevoir. La venue du camion, le langage de son chargement et son départ, c'était un événement. Je savais que c'était arrivé parce que le gravier était là, mais j'ignorais depuis quand, ou s'il s'était ou non passé quelque chose entre deux.

J'observai les commandes, les sourcils froncés. Pouvais-je me souvenir de leur usage ? Ce levier et cette pédale... Quel était leur sens pour moi ? Rien et encore rien...

Il ne faut pas que j'y pense, je ne suis pas obligé d'y penser. Il faut penser à ce que je dois faire, et non pas à la manière de le faire. Voici du gravier étalé et là il n'y en a pas. Et, au bord de la surface-recouverte, voici le tas de gravier.

Alors, tout en l'observant, je laissai mes mains et mes pieds se rappeler les leviers et les pédales. Ils donnèrent des gaz, soulevèrent la lame du sol, firent pivoter la plaque de trois tonnes avec son bord coupant et la poussèrent dans le tas. La lame prit la charge et le gravier s'écoula des deux côtés en rouleaux bien égaux, tandis que ma main droite se portait sur le levier de commande et le relâchait, sachant très bien comme la lever suffisamment pour que le gravier se répande de façon égale sous le tranchant et forme deux pistes surélevées afin que les chenilles s'y engagent ensuite... car un bulldozer construit la route sur laquelle il roule et, si cette route est inégale, la machine avance en lacets et la lame forme des vagues qui, lorsque les chenilles y arrivent, font marcher la machine en lacets et former des vagues qui, lorsque les chenilles y parviennent... bref, mes mains savaient quelle tâche accomplir, et mes pieds aussi ; et ils s'y livraient de façon continue, alors même que je ne pouvais voir que ce qu'il y avait à faire.

Cela ne va pas, songeai-je avec désespoir. Je suis capable d'effectuer mon travail. Il est tout tracé devant moi et je sais ce qu'il faut faire et mes mains et mes pieds savent comment s'y prendre ; mais supposons qu'une personne vienne me parler ou me dire d'aller ailleurs, à moi qui suis incapable même de me rappeler mon nom. Mes mains et mes pieds sont plus intelligents que ma tête.

Je pensai donc qu'il me fallait procéder à l'inventaire de tout ce à quoi je faisais confiance, de tout ce que je savais de façon positive. Quelles étaient les choses que je savais ?

La machine était là, bien réelle, et le gravier, et le camion qui l'avait transporté. Ma présence en ce lieu était une réalité. Il faut toujours commencer par croire à sa propre existence.

Le boulot, le travail étaient des réalités. Où étais-je ?

Il fallait bien que je sois où je le devais, là où c'était ma place, puisque le chauffeur du camion me connaissait. Le terrain d'aviation était là, et incontestablement il n'était pas terminé. « Terrain d'aviation », c'était pour moi comme un corollaire, avec les axiomes de la piste et de la manche à air pour le corroborer, et je n'avais pas besoin de chercher à mieux comprendre. Mais les êtres aux vêtements brillants, et la femme...

Il n'y avait rien à leur sujet. Rien du tout.

Étaler du gravier, c'était une besogne que j'avais à effectuer. Mais était-ce tout ? Il ne s'agissait pas seulement d'étaler du gravier. Je devais le répartir pour... pour...

Pas pour m'aider à terminer le terrain. Pas cela. C'était quelque chose d'autre...

Il fallait que je dispose le gravier pour aboutir quelque part.

Je ne désirais, pas aboutir quelque part sauf peut-être à un point où je pourrais de nouveau réfléchir, où je pourrais me servir de mon cerveau pour saisir des choses importantes, telles que mon nom et celui du chauffeur du camion, Paco, ou Cruz, ou Eulalio, ou peut-être même Emanuelo von Hachmann de la Véga, ou n'importe quoi. Mais redevenir capable de penser juste et savoir toutes ces choses importantes, c'était parvenir à un état de conscience, pas à un endroit.

Pourtant je savais en quelque sorte que, pour parvenir à cet état, il me fallait arriver à un endroit.

Soudain, de façon écrasante, il me vint un éclair de connaissance concernant cet endroit... non pas ce qu'il était, mais comment il était, et je hurlai à m'en écorcher la gorge et retombai aveuglé dans le siège du véhicule, en m'efforçant de repousser cette notion.

Mes entrailles se nouaient d'horreur à une telle évocation. Je portai les mains à mon visage, et mes mains et mon visage étaient mouillés de sueur et de larmes. Peur ? Avez-vous jamais eu peur de mourir, en voyant la Mort vous regarder droit dans les yeux, ou de plus près encore, avez-vous vu la Mort se détourner de vous parce qu'Elle sait que vous devez La suivre ? Avez-vous vu cela et en avez-vous eu peur ?

Eh bien, c'était pire encore. C'est pourquoi j'aurais serré la Mort contre moi, car Elle seule aurait pu m'épargner ce qui m'attendait lorsque je parviendrais à l'endroit où j'allais.

Donc je n'étalerais pas le gravier.

Je ne ferais rien qui pût me rapprocher de l'endroit où m'arriverait cette chose. Où elle m'était arrivée. ...Je ne le ferais pas. C'était une chose importante.

Il y avait encore une chose importante. Il ne fallait pas que je continue à me laisser aller ainsi, sans savoir mon nom, ni celui du chauffeur de camion, ni la situation de ce terrain et de cette base d'aviation, et tout cela.

Ces deux points étaient les plus importants au monde.

En ce monde... Ce monde...

Ce monde, ce monde... un autre monde..

Le désert s'étendait tout autour de moi.

Ha ! Ainsi le terrain d'aviation n'était pas réel; ni le camion, ni l'anémomètre ou les installations d'entretien. Ha ! (Pourquoi me soucier du nom du chauffeur de camion s'il n'existait pas vraiment.)

Toutefois, le bulldozer était bien réel. J'étais assis dessus. Les six gros cylindres cliquetaient et le levier principal d'embrayage tremblotait à leur rythme, comme si son extrémité inférieure eût été enfoncée dans une chose qui respirait. En dehors de quoi... rien que le désert et quelques hauteurs là-bas, et un soleil trop orangé.

Réfléchis, réfléchis donc. Ce désert a une grande importance. Je n'étais pas surpris de m'y trouver. Ce lieu dans le désert était proche de quelque chose, proche d'un affreux quelque chose qui allait me faire du mal.

Je regardai tout autour de moi. Je ne pouvais le voir, mais c'était là, ce quelque chose qui allait me faire du mal. Je ne subirais plus cela une autre fois...

Une autre fois.

Une autre fois... c'était l'important. Je n'étalerais pas le gravier pour atteindre cet endroit. Je ne repasserais pas par où j'étais déjà passé, même si je devais en rester fou pour l'éternité. Qu'ils m'enferment, qu'ils me ligotent, qu'ils secouent

la tête en me regardant, qu'ils s'en aillent, qu'ils mettent des barreaux aux fenêtres pour couper la clarté de la lune en tranches noires et argent sur le sol de ma cellule. Je me moquais de tout cela. Je pouvais supporter l'angoisse de vouloir savoir mon nom et celui du chauffeur du camion (il était portoricain, donc il devait s'appeler Villamil ou Roberto) et de connaître les êtres aux vêtements brillants ; je faisais front devant tout cela, tout en sachant la douleur que cela causait, mais je ne retournerais pas en cet endroit pour souffrir tellement plus. Pas une fois encore. Pas une fois encore.

Encore. Encore encore encore. Qu'est-ce que l'encore de toute chose ? Tout ce que je fais, je le fais encore. Je me rappelle avoir déjà éprouvé ce sentiment... il y a des années, cela m'arrivait de temps à autre. Disons que vous n'êtes jamais allé dans un certain village, par exemple, et que, parvenu au sommet de la côte sur votre bicyclette, vous voyez la disposition de l'église et des maisons et le zigzag de cette rue pavée, la forme et la teinte même des fleurs. Vous savez que si on vous le demandait, vous pourriez dire le nombre des piquets de la grille blanche dans la clôture bleue et blanche de la troisième maison après le coin. Tous les savants hochent la tête en souriant et disent que vous le voyez pour la deuxième fois... au vingtième de seconde après le premier coup d'œil ; et que l'impact de la connaissance a grossi dans le vingtième de seconde suivant. Et vous hochez aussi la tête en souriant et vous dites « ça alors » Mais vous savez, vous savez bien que vous aviez vu le village auparavant, malgré toutes leurs explications.

C'est ainsi que je savais, assis sur ma machine dans le désert et nullement surpris, avec ce sentiment que cela se produisait encore; parce que je me rappelais la dernière fois où le camion était venu me rejoindre sur l'épaule de terrain, avec un panache de fumée bleue à sa cheminée d'échappement, grondant en se précipitant vers moi. Cela n'avait aucune signification au premier abord que je me souviens qu'il était venu, ni que c'était avec le même chauffeur, le Portoricain ; et naturellement qu'il transportait une même charge du même matériau. Tous les voyages du camion se ressemblaient. Mais il y avait une chose que je me rappelais... que je me rappelais maintenant...

Il y avait un jalon planté dans le gravier, pour en indiquer l'épaisseur, or ce jalon n'était pas plus rapproché de moi qu'il ne l'avait jamais été. Donc, ce n'était pas le même camion qui était revenu encore une fois. C'était le même moment, recommencé en entier ! La dernière fois était effacée. J'étais sur une sorte d'escalier roulant qui me montait jusqu'au point où je me rendais compte de ce que je devais subir, et où je hurlais. Et alors, j'étais arraché de là et rejeté en bas, à l'endroit où le chauffeur portoricain Señor Machin larguait le gravier et repartait.

Et à présent, ce désert. Ce désert était comme un palier à côté de l'escalier roulant, où je pouvais parfois atterrir au lieu de retomber jusqu'au bas où venait le camion. J'avais été ici avant et j'y étais encore. Je m'étais trouvé sur la base

aérienne inachevée à maintes reprises. Et il y avait l'autre endroit, avec les êtres brillants, et la femme dorée. Un lieu avec une lune déformée.

Je me cachai les yeux dans les mains pour m'efforcer de réfléchir. Soudain, le bruit du diesel m'agaça. Je me levai, passai la main sous le capot et tirai sur le décompresseur. Les gaz bafouillèrent dans les événements et une bulle de silence se forma autour de moi, s'enfla, tandis que les derniers petits bruits fuyaient loin de moi dans toutes les directions, me laissant le calme.

Un heurt assourdi dans le sable près de la machine. C'était un des êtres brillants, le vieillard au front si large et aux cheveux fins comme une toile d'araignée. Je le connaissais. Je savais aussi son nom, bien que ne pouvant le retrouver pour l'instant.

Il descendit de son fauteuil volant et s'approcha.

« Bonjour dis-je. Je pris ma chemise sur le siège et me la mis sur l'épaule. « Montez. »

Il sourit et tendit la main. Je la saisis et l'aidai à escalader le marchepied. Il avait les mains très vigoureuses. Il m'enjamba et s'assit.

« Comment vous sentez-vous ? » Il lui arrivait de parler - à voix haute, d'autres fois non, mais je le comprenais toujours.

« Je me sens... perdu. »

« Oui, bien sûr », dit-il avec bonté. « Allez-y. Questionnez-moi. »

Je le regardai. « Est-ce que... vous vous questionnez toujours à ce sujet ? »

« Chaque fois. »

« Oh... » Je jetai un coup d'œil circulaire sur le désert, les hauteurs, le bulldozer, le soleil trop orangé. « Où suis-je ? »

« Sur la Terre », répondit-il ; seulement le mot qu'il utilisait pour Terre ne signifiait Terre que pour lui. Cela voulait dire sa Terre.

« Je le sais », fis-je. Je vous demande où je suis en réalité. Suis-je sur cette base aérienne ou suis-je ici ? » « Oh ! vous êtes ici. »

J'ignore pourquoi, mais ce me fut un immense soulagement de l'entendre. « Il vaudrait peut-être mieux que vous m'expliquiez tout une fois encore. »

« Vous avez dit encore », fit-il en me posant la main sur le bras. « Vous commencez à comprendre... Bravo, mon garçon. Bien. Très bien. Je vais vous le répéter encore une fois. »

« Vous êtes venu ici il y a longtemps. Vous rouliez sur une route avec votre grande machine bruyante et vous êtes sorti du désert dans un grondement pour apparaître dans la ville. Les gens n'avaient jamais vu de machine bruyante auparavant, et ils se sont rassemblés autour de la porte pour vous voir entrer. Ils s'écartaient pour vous livrer passage et s'étonnaient, et vous avez obliqué et en avez écrasé contre les piliers de la porte. »

« J'ai fait-cela ? » m'écriai-je. Puis j'ajoutai : « Je l'ai fait. Oh ! je l'ai fait. »

Il sourit de nouveau. « Chut ! Cessez. Il y a longtemps de cela. Dois-je continuer ? Nous ne pouvions pas vous arrêter. Nous n'avons pas d'armes. Nous

ne pouvions rien contre le monstre que vous conduisiez. Vous avez parcouru les rues, enfonçant les façades, renversant et écrasant les gens, et tout cela en riant. Nous avons dû attendre que vous descendiez de votre machine et alors nous nous sommes emparés de vous. Vous étiez complètement dément. »

« C'était un objet d'étude des plus intéressants », ajoutât-il, après un court silence.

« Pourquoi ai-je fait cela ? » murmurai-je. Comment ai-je pu faire des choses pareilles à... vous autres ? »

« Vous aviez eu très mal. Un mal terrifiant. Vous étiez venu ici, non loin de cet endroit précis. Vous étiez devenu fou par suite de ce que vous aviez subi. Plus tard, nous avons suivi les traces de votre véhicule. Nous avons retrouvé la piste enchevêtrée que vous aviez laissée dans le désert et le point où, une fois, vous aviez quitté la machine pour vivre dans une grotte, probablement durant des semaines, Vous mangiez les herbes du désert et les crabes à huit pattes. Vous détruisiez tout ce que vous pouviez, par une motivation insolite, obscure »

« Vous étiez fou de soif et de vengeance, et vous étiez très maigre, et votre visage était couvert de poils, entre autres choses extraordinaires, bien que l'analyse ait révélé que vous désiriez constamment un visage sans poils. Après le traitement, vous êtes redevenu presque raisonnable. Mais votre notion du temps avait presque entièrement disparu. Et vous aviez deux blocages psychologiques presque indestructibles... le souvenir du motif pour lequel vous étiez venu ici et la perception de votre identité.»

« Nous avons fait ce que nous pouvions pour vous, mais vous étiez malheureux. Les lunes avaient sur vous un effet bizarre. Nous en avons deux, dont l'une a son orbite à l'intérieur de celle de l'autre, mais ayant toutes les deux la même période. Sans l'aide d'instruments, elles font une éclipse quand elles sont pleines. La vue de ce que vous appeliez la lune déformée démolissait une grande part de nos efforts. vous subissiez les attaques d'une émotion toute puissante que vous qualifiez de « remords » qui paraissait être faite de quelque chose comme la cruauté et de quelque chose comme l'amour, et comportait une négation partielle de la survie...

Et vous n'arriviez pas à comprendre pourquoi nous refusions de vous punir. Vous punir... alors que vous étiez malade ! »

« Oui », dis-je. « Je... me rappelle en grande partie, à présent. Vous m'avez donné tout ce que je pouvais désirer. Vous m'avez même donné... même donné... »

« Oh... cela. Vous aviez des convictions profondément enracinées sur l'amour, et le mariage, Nous avons pensé que VOUS seriez plus heureux... »

« Je l'ai été, et puis je ne l'ai plus été. Je... je désirais... »

« Je sais, je sais », dit-il d'un ton apaisant. « Vous vouliez de nouveau votre nom et d'une certaine façon votre propre terre. »

Je crispai les poings à tel point que j'en eus mal aux avant-bras. « Je devrais être satisfait », m'écriai-je. « Je devrais l'être. Vous êtes tous si bons, et elle...

et elle... elle a été... » Mais je secouai coléreusement la tête. « Je dois être fou.»

«C'est en général à cet instant que vous me demandez comment vous êtes venu ici», dit-il en souriant.

« Vraiment ? »

« Vraiment. Je répète donc. Vous comprenez, il y a des irrégularités dans la trame de l'espace. Non... pas exactement de l'espace. Nous avons un mot pour cela : » (il le prononça) « qui signifie littéralement l'espace qui est le temps qui est l'âme. C'est un état de l'espace qui, de par sa nature, crée le temps, la pensée et la matière. Votre monde, par rapport au nôtre, se situe dans l'infiniment grand, ou dans l'infiniment petit, ou peut-être dans l'infiniment éloigné, soit dans l'espace soit dans le temps... peu importe, car à leur prolongement ultime ce sont une seule et même chose... mais pour en revenir à vous, pendant que vous étiez à votre travail, vous avez mené Notre machine jusqu'à un point de tension de cette trame... jusqu'à une position totalement improbable dans... » (il prononça encore le mot) « où votre univers et le nôtre étaient en tangence. Vous, .. êtes passé au travers. »

Sur quoi je me contractai.

« Oui, c'est bien cela. C'est ce qui vous a causé cette torture inconcevable. Cela vous a rendu dément. Cela vous a rempli de vindicte et de colère. Alors, nous... vous avons guéri de tout, sauf de l'unique peur de souffrir à nouveau la même torture, ainsi que de cette tristesse particulière qui englobe la perte de votre identité... votre désir de connaître votre propre nom. Comme nous avons échoué là... » (il haussa les épaules) « nous faisons la seule chose qu'il nous reste. Nous nous efforçons de vous renvoyer chez vous. »

« Pourquoi ? Pourquoi vous donner ce mal ?

« Vous n'êtes pas satisfait ici. Tout notre système social, toute notre philosophie sont fondés sur la satisfaction de l'individu. Alors nous devons faire ce que nous pouvons... En outre, vous nous avez apporté une quantité considérable de sujets de recherches en psychologie et en cosmogonie théorique. Nous vous en sommes reconnaissants. Nous souhaitons que vous obteniez ce que vous désirez... Votre peur est grande. Votre désir est plus grand. Pour vous aider à réaliser votre désir nous vous avons mis dans ce circuit d'abréaction. »

« D'abréaction ? »

Il fit un signe affirmatif. « La reconstitution psychologique de tout ce que vous avez fait depuis que vous êtes venu ici, pour tenter de vous ramener au point de pénétration avec l'état d'esprit exact qui était le vôtre quand vous avez effectué le passage. Nous ne parvenons pas à trouver ce point. Cela provient des particularités de votre matrice psychique. Mais si ce point est toujours ici et si, sous hypnose, nous pouvons vous conduire à faire exactement ce que vous avez fait quand vous avez traversé... eh bien, vous rentrerez chez vous. »

« Est-ce que ce sera... dangereux ? »

« Oui répondit-il sans hésiter. Même si le point de tangence est encore ici, là où vous avez émergé, il se peut que ce ne soit plus le même point sur votre terre. N'oubliez pas... que vous êtes ici depuis onze de vos années... Et il y a la souffrance... déjà assez violente si vous repassez de l'autre côté, infiniment pire si vous n'y parvenez pas, car il se peut que vous dériviez dans... dans un ailleurs pour y rester à jamais, avec toute votre connaissance et sans aucune possibilité de libération.

Vous êtes informé de tout cela, et vous souhaitez quand même que nous tentions l'expérience...» Il poussa un soupir.

« Nous vous admirons profondément, et nous nous étonnons aussi ; car vous êtes l'homme le plus courageux que nous ayons jamais connu. Nous nous posons surtout des questions sur votre civilisation, qui réussit à engendrer un aussi incroyable respect pour le « moi »... Faisons-nous un nouvel essai ? »

Je regardai le soleil trop orangé, puis les hauteurs, puis son beau visage, large et calme. Si j'avais pu prononcer mon nom en cet instant, je crois que je serais resté. Si j'avais pu la voir à cet instant précis, je pense que j'aurais attendu au moins un peu plus longtemps.

« Oui », dis-je, essayons encore.

J'étais si effrayé que je ne pouvais pas me rappeler mon nom ni celui de Gracias de Nada, ou autre chose, le type qui conduisait le camion. Je ne me rappelais pas comment manœuvrer la machine ; mais mes mains se le rappelaient, et aussi mes pieds.

Maintenant, j'étais installé et je regardais le tas de gravier ; ensuite, je donnai les gaz et soulevai la lame. Je plongeai dans le tas et le gravier embarqua sans difficulté sur la lame et s'écoula proprement en deux rouleaux égaux sur les côtés. Quand je sentis qu'il n'y avait plus du tout de petits cailloux sur la lame, je stoppai, passai en marche arrière supérieure, tirai à moi le levier d'embrayage de gauche, mis en position l'embrayage central, appliquai le frein de gauche...

Et ce fut à ce moment, en passant à l'envers la lame sur l'étroit et long muret de gravier qui avait coulé des extrémités de ma lame... Tout en faisant marche arrière, la machine placée à cheval sur le muret, je lâchai la lame, la laissant flotter de façon à ce qu'elle l'aplanisse. Ce fut alors que je jetai un coup d'œil en arrière — la force de l'habitude, car un bulldozer de ces dimensions peut causer de lourds dommages en reculant contre des poteaux électriques ou des bâtiments — et que je vis la tache brouillée sur le remblai.

Une plaque de gravier étalé qui paraissait tourner, les bords flous.

Regardez le soleil et - d'un seul coup baissez les yeux au sol. Il y aura là une tache brouillée, tourbillonnante et ondulante comme celle-ci. Je pensai qu'il m'arrivait quelque chose d'anormal aux yeux. Mais je ne stoppai pas la mécanique et, soudain, je fus à l'intérieur de la tache. De nouveau, la torture grandissait lentement, d'une façon qui en promettait davantage, puis elle tenait honnêtement sa promesse, faisant du sommet de la souffrance une nouvelle

promesse. Il n'y avait pas d'impression de tension, car tout était équilibré, compensé, et rien ne se brisait. La somme de la force interne était aussi puissante que la somme des forces externes, et tout mon moi était leur point d'équilibre.

N'essayez pas d'y penser. N'essayez pas un instant de l'imaginer durant une seconde. Une seconde de cet état vous réduirait en poussière cosmique. Et il y en avait des années accumulées en moi, des années et des années... Je me trouvais dans une réserve inemployée d'années, quelque part dans un hyperspace, et le poids de toutes ces années était sur moi et en moi, successivement et simultanément.

Je m'éveillai très lentement. J'avais mal partout, et c'était un plaisir en même temps qu'un supplice, car la douleur n'était que physique.

Je commençai aussitôt à oublier.

Le médecin de la compagnie entra et me regarda. Je lui dis : « Salut. »

« Tiens, tiens », fit-il avec un large sourire. « Voilà le chauffeur du bulldozer volant de retour parmi nous. »

« Quel chauffeur volant? Que s'est-il passé ? Où suis-je ? »

« A l'infirmerie. Mon garçon, vous manœuvriez votre bulldozer sur le remblai et d'un seul coup l'idée vous a pris de jouer en même temps les élèves-pilotes. Du moins, c'est ce qu'on dit. Je sais en tout cas qu'il n'y avait pas une seule trace autour de la machine là où on l'a retrouvée... pas à moins de vingt mètres de distance. Ce n'est sûrement pas vous qui l'avez menée à cet endroit. »

« Qu'est-ce que vous racontez ? »

« Ça, mon garçon, je n'en sais trop rien. Mais je suis allé me rendre compte moi-même. Il y avait là le bull, tout démolé, et vous auprès de lui, avec les poumons remplis de morceaux de vos propres côtes. L'homme le plus mort que j'aie jamais vu revivre et se rétablir. »

« Je ne comprends pas. Est-ce que quelqu'un a assisté à la chose ? Essayez-vous de... »

« Une seule personne prétend avoir vu un chauffeur de camion, un Portoricain. Il ne parle pas du tout l'anglais, mais il jure par tous les saints du calendrier qu'il a jeté un coup d'œil en arrière après avoir largué un chargement et qu'il vous a vus, vous et les vingt tonnes du bulldozer, à douze mètres en l'air, et en train de retomber. »

J'écarquillai les yeux : « Qui était cet homme ? »

« Un gaillard lourdement bâti. Dans les quarante-cinq ans. Fort comme un rhinocéros et sain d'esprit en apparence. »

« Je le connais », dis-je. « Un gars bien. » Soudain, et d'un ton heureux, je demandai : « Docteur... savez-vous comment il s'appelle ? »

« Non. Je ne lui ai pas demandé. Un nom espagnol compliqué, j'imagine. »

« Absolument pas », fis-je. « Il s'appelle Kirkpatrick. Alonzo Padin de Kirkpatrick.»

Il rit. « Ces sacrés Irlandais ! Ils sont merveilleux. Dormez. Vous êtes resté sans connaissance pendant près de trois semaines. »

« Je suis resté sans connaissance pendant onze ans » lui répondis-je. Et je me sentis le plus idiot des hommes, parce que je n'avais nullement eu l'intention de dire une chose pareille et que je n'arrivais pas à imaginer ce qui avait bien pu me la mettre dans la tête.

Abréaction (1948)
trad. Bruno Martin